



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

NOUVELLE SÉRIE.]

JUILLET 1849.

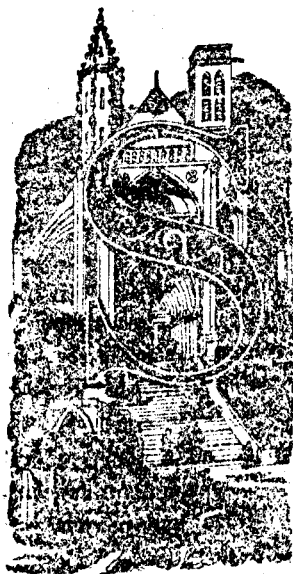
[7^{me} LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE
NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

QUATRIÈME PARTIE.

1

CHAPITRE I.



I quelques historiens ont peint Napoléon comme un homme violent, c'est qu'ils ne l'ont jamais approché. Sans doute, absorbé qu'il était par les affaires de l'État, contrarié dans ses vues, entravé dans ses projets, il avait ses impatiences et ses inégalités de caractère ; mais, au fond, il était généreux. Dans ses mauvais moments on l'eût calmé facilement, si, loin de chercher à l'apaiser, quelques-uns de ses conseillers ne se fussent appli-

qués à exciter sa colère.

Après la condamnation de George Cadoudal et de ses complices, tous ceux des condamnés à mort qui se recommandèrent à la clémence de l'empereur furent graciés. George lui-même avait écrit à Murat, alors gouverneur de Paris, une lettre fort digne, dans laquelle il sollicitait, non pas sa grâce, mais celle de ses compagnons. Dans cette lettre que Napoléon lut attentivement, George offrait de se jeter le premier sur la côte d'Angleterre. " Ce n'était, disait-il, que changer de genre de mort ; mais, du moins, celle-là devait être utile à sa patrie. " Cette supplique fut commentée en conseil privé. Napoléon se montra tout d'abord disposé à pardonner ; mais des maledroits lui représentèrent que ce serait encourager les assassins

et démoraliser les hommes chargés de défendre la vie du chef de l'État. L'échafaud fut donc dressé, et George périt avec neuf de ses complices. Cette sanglante exécution excita un sentiment de pitié général ; il fut plus vif peut-être chez Napoléon que chez aucun autre.

Le dimanche suivant, tandis que la princesse Louis (la reine Hortense) était occupée, dans le petit salon vert de Saint-Cloud, à arroser les fleurs dont les jardinières de sa mère étaient toujours abondamment garnies, l'empereur entra dans cette pièce sans être annoncé.

—Hortense, que faites-vous là toute seule et si matin ! demanda-t-il à sa belle fille, dont la physionomie, ordinairement si calme et si ouverte, semblait singulièrement attristée.

—Sire, répond la fille de Joséphine, un peu surprise de cette brusque apparition, Votre Majesté le voit bien.

En effet, elle tenait encore à la main le petit arrosoir de vermeil dont se servait habituellement l'impératrice.

—Et que fait-on chez ma femme ?

—Sire, on y pleure et maman plus que toute autre.

—Comment ! on y pleure !... Qu'y a-t-il donc ?... Je veux le savoir.

A peine Napoléon est-il entré dans la chambre à coucher de l'impératrice, que madame de Polignac, qui l'y attendait avec plusieurs dames, se jette à ses pieds et lui demande la grâce de son mari, condamné à mort dans la conspiration de George. La présence de madame de Polignac cause d'abord quelque étonnement à l'empereur, qui, s'efforçant de la relever, lui dit :

—Je suis étonné, madame, de trouver votre mari mêlé à une telle affaire. Ne s'est-il donc jamais souvenu d'avoir été mon camarade à l'École militaire de Paris ?

Madame de Polignac, autant que ses sanglots peuvent le lui permettre, s'efforce d'éloigner de son mari toute idée de participation.